

1974. La dernière année de *Maintenant* 1974 : *Maintenant's* final year

Jonathan Livernois

Volume 14, Number 2, 2011

Les revues culturelles au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1008783ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1008783ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Livernois, J. (2011). 1974. La dernière année de *Maintenant*. *Globe*, 14(2), 85–103. <https://doi.org/10.7202/1008783ar>

Article abstract

Though less well known than *Cité libre* or *Parti pris*, *Maintenant*, a journal published from 1962 to 1974, was nevertheless an important forum for reflecting on Quebec culture and society. By looking at the twelve issues from the journal's final year of publication, this article identifies elements which could help structure an intellectual history of the 1970s in Quebec, a history which has yet to be written. Faced with a "crisis of Quebec culture," a theme evoked throughout these issues, several contributors, such as Pierre Vadeboncoeur and Fernand Dumont, evoke a sort of historical stutter, as if the culture was simultaneously cut off from a rich past, from a present with which it was out of sync, and from a future that was more uncertain than ever. The transition to a normal history, where it would be possible to "démêler la mort de l'avenir" (Gaston Miron) within the very heart of tradition, proved difficult, but constituted the only chance to ensure the sustainability of Quebec culture.

L'idée est connue mais mérite d'être répétée. En 1978, dans un texte au titre malicieusement anachronique, « Actualité de Lionel Groulx », Fernand Dumont constatait que le mouvement des idées, depuis les années 1950, s'était souvent fait en jetant un voile sur ce qui précédait, comme s'il avait fallu creuser l'écart entre le passé conspué et l'avenir souhaité. Il en donna pour exemple les expériences, déterminantes pour l'histoire intellectuelle du Québec, des revues *Cité libre* (1950-1966) et *Parti pris* (1963-1968) : « malgré les polémiques de surface, il existe une parenté d'attitudes entre le mouvement qui est symbolisé par *Cité libre* et celui qui est exprimé par *Parti pris* : le même déni du passé québécois¹ ». À ce refus, encore caractéristique de sa société, Fernand Dumont opposait certaines leçons du chanoine :

[Les Québécois] savent bien que les changements, la rupture étaient nécessaires. Mais ils en ont assez de changement pour le changement ; ils voudraient sentir en quoi le changement les concerne eux-mêmes, et non pas quelque entité abstraite, consignée dans les théories et dûment garantie par les idéologies du progrès. Ils sont tentés de revenir à eux-mêmes, sans pourtant répéter bêtement le passé. Alors, ils rejoignent l'intention première de Groulx, même s'ils ne veulent aucunement la poursuivre de la même façon que lui : départager en eux, dans leur histoire singulière, ce qui est appel à un devenir fécond, et ce qui était et demeure entrave et déperdition de soi².

La perspective de Dumont est riche pour celui qui veut comprendre l'histoire des idées de cette période. Elle donne à penser qu'il faut non seulement s'attacher aux nombreux lieux de la rupture, mais aussi à ceux où on chercha, justement, à « démêler la mort de l'avenir³ » (Gaston Miron) dans la tradition. S'intéresser à la rupture, cela peut vouloir dire analyser le rôle et le contenu de périodiques comme *La barre du jour* (1965-1990), *Hobo Québec* (1973-1981) ou *Mainmise* (1970-1978), qui sont à plusieurs égards des cousins de *Parti pris* et qui témoignent de la contre-culture, du formalisme et du marxisme de l'époque. S'intéresser au passage difficile du passé, au présent et à l'avenir, cela peut vouloir dire s'attacher à la revue *Maintenant*, qui paraît de 1962 à 1974.

✦ ✦ ✦

1. Fernand DUMONT, « Actualité de Lionel Groulx », Maurice FILION (dir.), *Hommage à Lionel Groulx*, Montréal, Leméac, 1978, p. 77. André Belleau tiendra des propos semblables sur l'absence de perspectives historiques (André BELLEAU, *Cité libre*, voir *Surprendre les voix*, Montréal, Éditions du Boréal, 1986, p. 142).

2. Fernand DUMONT, « Actualité de Lionel Groulx », *op. cit.*, p. 78-79.

3. Gaston MIRON, « Le camarade », *L'Homme rapaillé*, Montréal, Typo, 1998, p. 112, v. 13 : « qui donc démêlera la mort de l'avenir ».

On note peu d'études sur cette revue⁴, qui fut pourtant un véhicule important de la pensée québécoise des années 1960 et 1970. Une liste de ses collaborateurs, même partielle, est impressionnante : Gaston Miron, Pierre Vadeboncoeur, Fernand Dumont, Michèle Lalonde, André d'Allemagne, Jacques Grand'Maison, Jacques Parizeau, Patrick Straram, Raoul Duguay, Victor-Lévy Beaulieu, Hubert Aquin. Certes, le comité éditorial a donné le ton. Même si des opinions divergentes – notamment sur la question importante du joul et de la langue française⁵ – se font entendre et ne sont nullement réprimées dans les pages de la revue, il y a là des lignes éditoriales dominantes aisément reconnaissables. Néanmoins, il y a aussi une certaine « représentativité » de l'intelligentsia québécoise, à telle enseigne qu'on peut, croyons-nous, reconnaître dans cette revue des pistes en vue de l'écriture d'une synthèse d'histoire intellectuelle de la période. On balisera donc le terrain en analysant le contenu de la revue pour la seule année 1974, la dernière de son existence. Ce choix, qui ne va pas de soi, sera justifié plus loin. Disons, pour l'instant, qu'un nœud gordien a alors été resserré.

LA REVUE EN QUELQUES ÉPISODES

Avant de nous atteler à la tâche, il s'avère opportun de présenter les faits marquants de la courte histoire de *Maintenant*⁶. Fondé en 1962, le périodique, sans être la revue officielle des Dominicains, relève directement de cet ordre et succède à la *Revue dominicaine*, qui paraît de 1915 à 1961⁷. Son premier directeur, le père Henri-M. Bradet, est à l'heure de Vatican II : selon Janine Thériault, cette revue se voudra alors une

publication d'avant-garde apte à démontrer la compatibilité du catholicisme et de la modernité au moyen du dialogue, les catholiques

✦ ✦ ✦

4. Voir : Pierre VADEBONCEUR, « Un exemple pour maintenant », *Nouvelles CSN*, 29 mars 1991. Pour une histoire détaillée de la revue *Maintenant* ainsi qu'une analyse de ses interactions avec l'Église, la société et la politique, on lira l'article de Martin ROY, « Penser la sortie de la chrétienté au Québec : la contribution de la revue catholique d'opinion *Maintenant* (1962-1974) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 17, n° 3, printemps-été 2009, p. 171-194, ainsi que son mémoire de maîtrise (Martin ROY, « L'actualisation du catholicisme québécois : la revue "Maintenant" (1962-1974) », mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 2007). Roy note aussi une certaine rareté réflexive sur le sujet (Martin ROY, « L'actualisation du catholicisme québécois : la revue "Maintenant" (1962-1974) », p. 35).

5. Voir, par exemple : Victor-Lévy BEAULIEU, « Moman, popa, l'joul pis moé ! », *Maintenant*, n° 134, mars 1974, p. 15-17. Si Beaulieu y défend le joul, la plupart des collaborateurs de *Maintenant* le refusent, comme la directrice Hélène Pelletier-Baillargeon : « le joul reste un handicap de colonisé. » (Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « Le joul : un concept-bidon », *Maintenant*, n° 134, mars 1974, p. 23.)

6. Si Martin Roy a accompli ce travail avec brio, il est cependant à noter qu'il s'attache beaucoup moins aux dernières années de la revue, qui seront au centre de notre réflexion.

7. Voir André BEAULIEU et al., *La presse québécoise. Des origines à nos jours, tome neuvième 1955-1963*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 236.

évoluant désormais dans un contexte de laïcisation institutionnelle, de progrès matériel et d'État-providence propre à susciter des interrogations⁸.

Comme le souligne Andrée Fortin à propos de la revue, l'heure est à l'engagement et au refus de la neutralité⁹. Les prises de position sont parfois audacieuses : sur la régulation des naissances – ce qui contribua probablement à la destitution du père Bradet en 1965¹⁰ – sur l'école neutre, sur l'indépendance du Québec et le socialisme dès 1967. À partir de décembre 1968, la revue s'émancipe des Dominicains, même si son directeur de 1965 à 1972, Vincent Harvey, est membre de cet ordre. Au fil des années, les questions d'ordre religieux s'estompent et cèdent la place à un engagement politique plus soutenu, à telle enseigne qu'on retrouve parmi les collaborateurs de la revue des membres du premier gouvernement indépendantiste au Québec, élu le 15 novembre 1976¹¹, comme Camille Laurin, Louis O'Neill et Jacques-Yvan Morin.

Le tirage de la revue est considérable : selon André Beaulieu et *al.*, il s'élève à 20 000 en 1966 et à 4 000 en 1974¹². Martin Roy, reprenant les chiffres avancés par l'équipe éditoriale, parle de 50 000 lecteurs en 1965¹³. On peut ainsi deviner une certaine influence sur la société québécoise d'alors, même si elle demeure difficile à déterminer, surtout à une époque où tout est en ébullition. Il est possible, à tout le moins, de parler d'un accompagnement, comme le note, en décembre 1974, Hélène Pelletier-Baillargeon, qui a succédé à Vincent Harvey à la direction de la revue :

Maintenant, fondée au matin de la révolution tranquille le 1^{er} janvier 1962 par le dominicain Henri Bradet, a tout d'abord été, dans un premier temps, nourrie de l'effervescence du Concile Vatican II et du militantisme des chrétiens de gauche. Puis, sous la direction de Vincent Harvey à partir de 1965, elle s'est peu à peu politisée au moment de la naissance du M.S.A. [Mouvement souveraineté-association], des remises en question du Mouvement laïc [*sic*] de langue française, de *Parti pris* et de la fondation du ministère de l'Éducation.

✦ ✦ ✦

8. Janine THÉRIAULT, « D'un catholicisme à l'autre : trois ordres catholiques au Québec et leurs revues face à l'*aggiornamento*, 1962-1970. », *Mens*, vol. 5, n° 1, automne 2004, p. 24.

9. Andrée FORTIN, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, 2^e édition, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 171.

10. Voir Martin ROY, « L'actualisation du catholicisme québécois... », *op. cit.*, p. 50-55.

11. Martin Roy remarque aussi cette situation (Martin ROY, « L'actualisation du catholicisme québécois... », *op. cit.*, p. 88-89).

12. André BEAULIEU et *al.*, *op. cit.*, p. 235.

13. Martin ROY, « L'actualisation du catholicisme québécois... », *op. cit.*, p. 49.

Maintenant récapitule donc assez bien en ses treize années de production, les deux étapes majeures de la société québécoise que Michèle Lalonde (n° 138) identifiait récemment comme une entreprise de *décléricalisation* suivie d'un projet de *décolonisation*¹⁴.

En 1991, Pierre Vadeboncoeur corroborera cette vue : « *Maintenant* accompagnait la Révolution tranquille, les mouvements sociaux, le syndicalisme, la politique de libération nationale¹⁵ ». Malgré cet accompagnement de la Révolution tranquille, ce sont des considérations pécuniaires qui viendront à bout de l'effort de synthèse intellectuelle des collaborateurs de la revue. À la suite d'ennuis financiers – Pierre Péladeau cessa de soutenir la revue comme il le faisait depuis le « départ » des Dominicains –, *Maintenant* disparaît à la toute fin de l'année 1974¹⁶, comme *Québec-Press* (1969-1974) d'ailleurs, journal auquel participèrent aussi Fernand Dumont et Pierre Vadeboncoeur. Hélène Pelletier-Baillargeon explique alors :

Victime de sa dimension inclassable sur le marché actuel des publications, *Maintenant* disparaît donc, à l'instar de certaines espèces animales éteintes, d'abord parce que le marché inflationnaire actuel constitue de moins en moins pour sa taille spécifique un milieu écologique viable¹⁷.

Pourtant, dans le numéro précédent, une note de la rédaction avait quelque chose du défi face à la mort imminente : « Avons-nous l'air, à humer tout cela, d'une revue qui a envie de crever¹⁸ ? » Revenons sur cette dernière année.

MAINTENANT EN 1974

Il ne fait pas de doute, à lire les douze numéros de l'année 1974, que la récente victoire électorale du Parti libéral du Québec, dirigé par Robert Bourassa, a engendré un état général de morosité, voire de frustration. La défaite du Parti québécois, parti indépendantiste créé en 1968 et dirigé par René Lévesque, fait mal. Martin Roy, qui le remarque aussi, parle même d'un « certain catastrophisme quant au sort et à l'avenir de la nation [qui] prévaut dans les colonnes de la revue durant la décennie 1970¹⁹ ». Bref, on a

✦ ✦ ✦

14. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « La revue disparaît, l'équipe reste », *Maintenant*, n° 141, décembre 1974, p. 3.

15. Pierre VADEBONCOEUR, « Un exemple pour maintenant », *op. cit.*

16. L'aventure *Maintenant* survivra quelque temps grâce à trois « Cahiers Maintenant » enchâssés dans le journal *Le Jour*, qui cessera à son tour de paraître (sous sa forme quotidienne) en 1976.

17. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « La revue disparaît, l'équipe reste », *op. cit.*

18. NDLR, « Liminaire », *Maintenant*, n° 140, novembre 1974, p. 3.

19. Martin ROY, « L'actualisation du catholicisme québécois... », *op. cit.*, p. 195.

l'impression, chez la plupart des collaborateurs de la revue, que la Révolution tranquille s'est embourbée quelque part. La victoire de Bourassa en est une cause importante et, peut-être aussi, un symptôme majeur.

En 1973, selon Hélène Pelletier-Baillargeon, si la revue n'est pas une revue péquiste, un « consensus à peu près général autour de l'idée d'indépendance du Québec [est apparu] naturellement à travers les différents articles de *Maintenant*²⁰ ». L'éditorial d'octobre 1973 constitue un appui sans équivoque au Parti québécois : « Les partis investis d'une mission sont rares ; il s'en trouve à peu près un par siècle. Nous avons de la chance : le PQ dans le chaos actuel, en est un²¹ ». On connaît la suite : lors des élections générales du 29 octobre 1973, le Parti libéral a fait élire 102 députés avec 54,7 % des voix et le Parti québécois, avec 30,2 %, 6 députés seulement. Le parti de René Lévesque a même perdu un député depuis les élections de 1970. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le climat chez les collaborateurs de *Maintenant* n'est pas serein. Le numéro de décembre 1973 est même consacré aux résultats électoraux : bien que mesuré, l'éditorial de Fernand Dumont et de Jacques Grand'Maison renvoie notamment à « l'établissement d'un nouveau code d'élection²² » face aux fraudes électorales soupçonnées ; dans « Les lendemains de la veille », Michèle Lalonde replace le contexte de la défaite dans la longue histoire du pays, rappelant que par « peur (!) peut-être de provoquer une réaction purement émotive de type fascisant, on néglige d'ouvrir la vaste perspective historique qui permet d'intelligier le phénomène toujours actuel de la Conquête²³ » ; dans « Quelle opposition ? », Fernand Dumont se demande si depuis « quelques années, les Québécois [ne sont pas] en train de pratiquer une variété de la démocratie qui consiste à élire des dictatures et à pratiquer librement les jeux de la gauche à l'ombre des pouvoirs²⁴ ». L'inquiétude est grande et on cherche autant à prendre du recul qu'à prévoir le prochain coup qu'il faudra jouer.

Entre bilan et prospection de formes pour l'avenir, on aurait toutefois tort de réduire les inquiétudes des collaborateurs à la seule question politique : c'est toute la culture québécoise qui semble problématique au milieu des années 1970. Les dossiers de la revue en témoignent éloquentement : le

✦ ✦ ✦

20. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « Maintenant '73 : la sincérité du provisoire », n° 127, juin-juillet 1973, p. 5. Les lecteurs semblent aller dans le même sens : en 1973, selon une enquête faite par la revue, 90 % de ceux-ci voteront pour le Parti québécois. Cela ne sera pas suffisant pour le PQ...

21. L'équipe de *Maintenant*, « Il s'agit de notre propre pouvoir », *Maintenant*, n° 129, octobre 1973, p. 7.

22. Fernand DUMONT et Jacques GRAND'MAISON, « En attendant la prochaine », *Maintenant*, n° 131, décembre 1973, p. 4.

23. Michèle LALONDE, « Les lendemains de la veille », *Maintenant*, n° 131, décembre 1973, p. 10.

24. Fernand DUMONT, « Quelle opposition ? », *Maintenant*, n° 131, décembre 1973, p. 32.

rôle du *Devoir* dans la vie sociale québécoise (janvier 1974) ; la langue française et la question du joual (mars et mai 1974) ; la vie et l'aménagement urbains (avril et octobre 1974) ; « l'an 20 de la révolution québécoise » (juin-septembre 1974) ; le rôle des femmes (novembre 1974) ; « la déculturation au Québec » (décembre 1974). Les enjeux et les inquiétudes sont vastes, ce qui nous incline à ne pas les interpréter à la seule lumière de résultats électoraux. En effet, une telle approche pourrait donner l'impression que ces enjeux et inquiétudes, s'ils sont directement liés à la victoire ou à la défaite d'un parti politique, pourraient tout aussi bien se régler par un changement de régime. Les ruptures franches sont parfois trompeuses lorsqu'on s'attache aux idées. Ainsi la victoire du 15 novembre 1976, fût-elle un moment d'espoir et de joie réprimé par la défaite référendaire de mai 1980, ne réduit pas à néant les inquiétudes et la morosité des collaborateurs de *Maintenant*. Par exemple, l'inquiétude de Pierre Vadeboncoeur face au péril de la culture occidentale sera développée dans *Les deux royaumes*, paru en 1978, c'est-à-dire en pleine période d'effervescence nationaliste.

Nous faisons le pari que l'année 1974, du moins dans *Maintenant*, est particulièrement intéressante pour comprendre l'histoire intellectuelle de cette décennie au Québec. On est alors avant l'enthousiasme du 15 novembre 1976, victoire qui a peut-être masqué quelques inquiétudes profondes et donné l'impression de régler tous les problèmes culturels. Aussi, en 1974, le débat sur le français et le joual fait encore rage. Comme l'a bien vu Karim Larose, une large part du débat se déroule alors dans les pages de *Maintenant*²⁵. Après la loi 63 (1969), qui assurait le libre-choix de la langue d'enseignement, le gouvernement de Robert Bourassa fait voter la loi 22, sanctionnée en juillet 1974. Elle ne satisfait ni les anglophones ni les francophones. La peur d'une assimilation est palpable chez ces derniers. Comme le dit alors Hélène Pelletier-Baillargeon : « La bataille de la langue au Québec entre dans une phase décisive. Au niveau collectif, nous savons désormais qu'une défaite dans ce domaine aurait un effet d'entraînement immédiat sur tous les autres²⁶ ». Dans ce contexte morose, les problèmes culturels, notamment celui du passage difficile de la tradition à la modernité (qui nous intéressera ici), sont dénudés. Voici donc ce qu'on peut relever à ce propos dans la revue *Maintenant*, de janvier à décembre 1974.

✦ ✦ ✦

25. Voir Karim LAROSE, *La langue de papier. Spéculations linguistiques (1957-1977)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 291-292.

26. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « Pour un Québec français », *Maintenant*, n° 136, mai 1974, p. 4.

LA FORME ET LE CONTENU

Pierre Vadeboncœur écrivait en 1991 : « J'ai connu, dans ma vie, trois milieux dont je puis dire que je conserve une mémoire enthousiaste et un souvenir ému. La CSN évidemment, la revue *Maintenant* et le Conseil de la langue française²⁷ ». On comprendra mieux ce qui unit ces trois milieux en relisant les propos de Vadeboncœur sur son expérience syndicale. En 1989, il consacre un texte à Gérard Picard, président, entre 1946 et 1958, de l'ancêtre de la Confédération des syndicats nationaux (CSN), la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (CTCC). Il se souvient : « C'est [...] par la porte de la tradition qu'il a fait entrer les idées de l'avenir... Autrement dit, longtemps il évita de changer les mots, se contentant de changer les choses derrière les mots²⁸ ». Voilà peut-être ce qui explique la « mémoire enthousiaste » de Pierre Vadeboncœur pour le syndicalisme : une façon d'envisager l'avenir qui ne détruit pas les formes mais qui en transforme le contenu ; une façon de tirer vers soi la tradition tout en la vidant de son contenu mortifère. Ce modèle d'articulation du passé, du présent et de l'avenir, qui ne fut peut-être pas dominant lors de la Révolution tranquille, correspond bien à la personnalité de Pierre Vadeboncœur, plutôt enclin à respecter certaines formes pour mieux promouvoir les changements, fussent-ils révolutionnaires²⁹.

Ce modèle est sans aucun doute dominant dans la revue *Maintenant*. Comme le note Martin Roy³⁰, au fil des années, la question religieuse cède progressivement la place aux interrogations sociales et politiques. Ainsi, en 1974, on ne parle plus beaucoup du rôle de l'Église catholique dans la société, à l'exception de quelques articles de Louis Rousseau³¹, de Jean-Paul Audet³² et de Louis O'Neill³³. Par contre, les valeurs cardinales d'un certain humanisme chrétien de gauche continueront de teinter beaucoup de textes



27. Pierre VADEBONCEUR, « Un exemple pour maintenant », *op. cit.*

28. Pierre VADEBONCEUR, *Souvenirs pour demain*, recueil d'articles parus dans *Nouvelles CSN* entre septembre 1988 et avril 1990, Montréal, CSN, 1991, p. 8.

29. Voir, à propos des jeunes hommes de sa génération qui partagèrent au collège cette propension à la rénovation depuis l'intérieur, Marcel OLSGAMP, « Un air de famille : Entre *La relève* et *Refus global* : la génération cachée », *Tangence*, n° 62, avril 2000, p. 33. Ce trait acquis dans la jeunesse sera persistant chez Pierre Vadeboncœur, à telle enseigne qu'il marquera toute son œuvre essayistique.

30. Martin ROY, « L'actualisation du catholicisme québécois... », *op. cit.*, p. 87.

31. Louis ROUSSEAU, « Pratique révolutionnaire et espérance religieuse », *Maintenant*, n° 137-138, juin-septembre 1974, p. 58-59 ; « Le catholicisme d'une société désarticulée », *Maintenant*, n° 141, décembre 1974, p. 20-22.

32. Jean-Paul AUDET, « Une théologie pour un temps de la reconstruction », *Maintenant*, n° 133, février 1974, p. 27-30.

33. Louis O'NEILL, « L'incarnation et le destin des hommes », *Maintenant*, n° 133, février 1974, p. 31-34 et « Chrétiens en conflit et lutte des classes », *Maintenant*, n° 139, octobre 1974, p. 27-29.

de la revue³⁴. Ainsi, grâce au maintien de structures religieuses, la revue permet vraisemblablement de « métaboliser » des changements rapides, de donner une stabilité à leur débordement. La tradition peut aider à envisager le futur, à le structurer. C'est du moins ce que Pierre Vadeboncoeur, membre du comité de rédaction de *Maintenant*, rappellera deux ans après la disparition de la revue, dans son essai *Un génocide en douce* (1976) :

Les progrès révolutionnaires eux-mêmes, au cours du XIX^e siècle, étaient accompagnés de la persistance du vieux peuple français et, au fur et à mesure que le temps avançait, les premières transformations elles-mêmes vieillissaient et finissaient par former tradition et culture. C'est pourquoi Péguy, amoureux du Moyen Âge et catholique, peut vanter néanmoins l'humanisme républicain et laïque³⁵.

Cette « leçon » de Péguy, un pied dans le Moyen Âge et un autre dans la III^e République, permet de mieux voir une des tendances lourdes de la revue : au-delà des ruptures fracassantes, des précipitations et des volontés de tout moderniser rapidement, on cherche à créer un cours normal du temps, lequel permettrait à la tradition de s'étioler doucement jusqu'à ce que « les premières transformations elles-mêmes vieillissent et finissent par former tradition et culture ». Nous verrons plus loin que ce passage du temps, que l'on veut normaliser, sera hautement problématique dans le Québec des années 1970.

INACHÈVEMENT ET BILAN

Autre constatation à la lecture de *Maintenant* pour l'année 1974 : la société québécoise est à l'heure des bilans. En témoigne éloquentement le numéro double de l'été 1974 : « Une certaine idée du Québec ». Un questionnaire, envoyé à 24 acteurs culturels québécois, sert à étudier « l'an 20 de la révolution québécoise ». Pour Hélène Pelletier-Baillargeon, le but est clair : il s'agit d'une « cartographie à dresser », d'un « retour critique à faire » par « souci d'inventaire de nos forces d'opposition qui, satellisées autour d'objectifs très circonscrits (création, action politique, animation sociale, recherche universitaire, engagement chrétien) maintiennent très mal, hors des brèves saisons de crise, leurs solidarités essentielles³⁶ ». Ce bilan est renforcé par une

✦ ✦ ✦

34. « S'il se poursuit donc, et c'est là bien sûr notre projet, un certain type d'engagement de foi à l'intérieur des axes de réflexion de *Maintenant*, celui-ci désormais sera davantage le fait de personnes que de structures. » Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « Maintenant '73 : la sincérité du provisoire », *op. cit.*, p. 6.

35. Pierre VADEBONCOEUR, *Un génocide en douce*, Montréal, Parti pris/l'Hexagone, 1976, p. 18.

36. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « Liminaire », *Maintenant*, n^{os} 137-138, juin-septembre 1974, p. 4.

chronologie, réalisée par Laurent Dupont, qui va de 1952 à 1972. Remarquons au passage que l'année 1960 n'y est nullement mise en relief, comme si le mythe du 22 juin – la victoire du Parti libéral de Jean Lesage et de son « équipe du tonnerre » – n'avait pas vraiment d'intérêt pour des intellectuels qui cherchent un tissu continu sous les déchirures. Aussi, dans plusieurs témoignages de ce numéro bilan, on perçoit des impressions de finitude et d'épuisement : Lysiane Gagnon, pessimiste devant l'assimilation probable du peuple québécois, pense qu'on peut dire, « en analysant les choses rationnellement, que l'histoire du Québec, en tant que nation, tire à sa fin³⁷ » ; Louis O'Neill croit que la génération des réformistes a « hâtivement vieilli³⁸ » ; Fernand Dumont, dans un texte dont le titre évocateur est « L'automne de la Révolution tranquille », parle des « jours gris » qui sont venus après « le printemps de son pays³⁹ ».

Comment interpréter la volonté de faire des bilans, qui s'accompagne parfois d'une impression de lassitude ou d'épuisement après vingt ans de Révolution tranquille ? D'emblée, insistons pour noter que cette volonté et ces sentiments ne sont pas limités à la seule revue *Maintenant*. François Ricard, à propos de la littérature québécoise de la même période, écrivait :

Malgré la victoire du PQ en 1976 et la fièvre qu'elle suscite dans certains quartiers, à la fin des années 1970, en effet, apparaît comme une période assez morose pour la littérature québécoise, une période d'inquiétude et même de désarroi. [...] Nous avons le sentiment, dans une bonne partie du milieu littéraire, que quelque chose d'exceptionnel, de grandiose avait eu lieu – entendre : toute cette ébullition d'œuvres et d'idées qui avait marqué les quinze ou vingt années précédentes et transformé radicalement notre perception de la littérature d'ici –, mais que cela était maintenant derrière nous et peut-être en train de s'achever. D'où la nécessité, ressentie aussi bien par les critiques que par les écrivains, de s'arrêter pour faire le point⁴⁰.

On peut certainement élargir la portée des constats littéraires de Ricard, qui parle même de « crise », c'est-à-dire d'incertitude, de désorientation, de pié-

✦ ✦ ✦

37. Lysiane GAGNON, « What was happening, then, in Quebec? », *Maintenant*, n^{os} 137-138, juin-septembre 1974, p. 18.

38. Louis O'NEILL, « Regard sur deux décennies d'histoire », *Maintenant*, n^{os} 137-138, juin-septembre 1974, p. 60.

39. Fernand DUMONT, « L'automne de la Révolution tranquille ou le deuxième cercle », *Maintenant*, n^{os} 137-138, juin-septembre 1974, p. 49.

40. François RICARD, « Après la littérature. Variation délirante sur une idée de Pierre Nepveu », *L'Inconvénient*, n^o 15, novembre 2003, p. 66.

tinement⁴¹ », à la culture québécoise en général. Plusieurs intellectuels semblent avoir perdu leur chat. Jean-Philippe Warren et Éric-Martin Meunier, qui se sont attachés aux intellectuels réformistes des années 1950 et 1960 sous l'angle du personnalisme, expliqueraient sans doute cette « crise » de la culture québécoise par un sentiment de déception face au travestissement de la révolution souhaitée :

Réussite de l'« éthique personnaliste » donc, dans le sens qu'elle s'est inscrite dans le social (même si cette inscription résulte sans doute de causes qui lui sont étrangères ou résiduelles), mais « échec » d'un autre côté – aux dires mêmes de plusieurs « personnalistes », car leur rêve a échoué devant la montée de la technocratie, qu'ils avaient pourtant souhaitée d'une certaine manière, au cours des années 1960 ; il s'achève définitivement, au milieu des années 1970, dans la débâcle d'une génération. L'un après l'autre, les acteurs catholiques se retirent de la scène publique. Dumont s'affirme trahi par la Révolution tranquille dans un article de 1975, Vadeboncœur signe son testament politique avec *Les deux royaumes* en 1978, Grand'Maison se met en courroux dans *La Nouvelle Classe et l'avenir du Québec* en 1979⁴².

Même si certains constats de Warren et Meunier laissent perplexes (comment peut-on croire que Vadeboncœur se retire de « la scène publique » pour « signer son testament politique avec *Les deux royaumes* en 1978 » ?), ces derniers ont le mérite de pointer une raison qui explique partiellement l'humeur du temps. Il faudrait ajouter à cela le rapport au passé et les difficultés qu'ont plusieurs intellectuels à articuler le passé, le présent et l'avenir. Si plusieurs collaborateurs de *Maintenant* ont bel et bien cherché à « démêler la mort de l'avenir », s'ils ont souhaité un cours normal du temps pour que soient assimilés les changements – rappelons-nous la « leçon » de Péguy, « apprise » par Pierre Vadeboncœur –, force est de constater que la situation québécoise de l'époque est beaucoup plus complexe : embâcles, débâcles et retours de la même eau. Dans une telle situation, la volonté de dresser des bilans, après seulement « vingt ans de révolution », compose paradoxalement avec l'idée d'inachèvement. Ainsi Fernand Dumont peut-il ajouter à propos de « l'automne » de la Révolution tranquille : « “Maîtres chez nous ?” Nous n'en avons pas encore terminé avec nous-mêmes⁴³ ». Dans le même esprit, Pierre Vadeboncœur écrit :

✦ ✦ ✦

41. *Ibid.*, p. 67.

42. Éric-Martin MEUNIER et Jean-Philippe WARREN, *Sortir de la « Grande noirceur »*, Québec, Éditions du Septentrion, 2002, p. 169.

43. Fernand DUMONT, « L'automne de la révolution tranquille », *op. cit.*, p. 66.

Ce numéro de MAINTENANT a un goût amer, comme si vingt ans de velléités, de commencements, de révolutions qui s'annonçaient naïvement comme totales, d'entreprises qui devaient tout emporter, de conversions subites et brèves, de mouvements de foi instables, d'improvisations, d'engouements pour quelques nouveautés, pouvaient constituer l'effort exemplaire d'un peuple ou même simplement de son élite intellectuelle, de quoi, devant l'échec, il y aurait lieu en effet de se laisser désabuser. Jugement trop court, caractère trop faible, mal formé, par trop peu d'épreuves, à la patience, à l'esprit de suite, à l'esprit de volonté, à la violence du cœur⁴⁴.

L'essayiste donne à penser que ce goût amer est causé par l'idée de bilan elle-même, comme si une conclusion hâtive fermait une expérience qui n'a même pas commencé. Il ajoute, devant les difficultés rencontrées par des Québécois figés, « hésitants et lassés après aussi peu d'expérience véritable du réel et de ses lois » : « Le fait est que cette espèce de surprise, cette espèce d'attitude décontenancée où nous sommes est semblable à la stupeur qui nous a saisis pendant la répression d'Octobre [1970]. Ce sont des réactions d'ignorants de l'histoire⁴⁵ ». Tout le problème semble résider dans cet état : l'ignorance de l'histoire. Dans une telle situation, comment peut-on espérer un passage normal du temps, de la tradition à l'avenir, du regard vers le chemin parcouru à la nécessité de le passer ? Un embrayage temporel difficile : voilà un thème majeur de l'histoire intellectuelle des années 1970 qu'il nous faut décrire ici en relisant la revue *Maintenant*.

DES REVENANTS QUI N'ONT PAS VINGT ANS

Quand on est « ignorant de l'histoire », on vit « dans une belle condition : il n'y a ici que des NEO⁴⁶ », du toujours neuf. Les rapports avec le passé sont alors difficiles. Ils sont pourtant nécessaires, du moins si on veut mettre en relief le présent et envisager le futur autrement qu'en instaurant une rupture perpétuelle. C'est, nous l'avons vu, la manière *Maintenant*. Pourtant, les collaborateurs eux-mêmes ne sont pas à l'abri des difficultés d'embrayage temporel. On remarque notamment une tendance à revivre le passé le plus immédiat qui soit, comme s'ils avaient encore les réflexes d'hier pour comprendre aujourd'hui et demain. Dans cette situation, le passé, dont on a coupé de nombreuses racines profondes, n'est pas vraiment source de

✦ ✦ ✦

44. Pierre VADEBONCEUR, « Réflexions de vacances », *Maintenant*, n^{os} 137-138, juin-septembre 1974, p. 66.

45. *Ibidem*.

46. *Ibidem*.

réflexions et d'enseignements : il n'est que la répétition de ce qui s'est produit la veille. C'est là un bien maigre présent. Dans une telle situation, la vue, tant devant que derrière, est forcément courte.

Ainsi, dans la revue *Maintenant*, la Révolution tranquille en péril est souvent comprise par le retour symbolique des personnages et des symboles qui l'ont précédée : l'époque duplessiste. Dans le numéro double sur « l'an 20 de la révolution québécoise », plusieurs collaborateurs attaquent le régime Bourassa avec les mots d'hier. Le gouvernement de 1974 ne ferait que répéter les antiennes du gouvernement Duplessis : Jacques Godbout croit que « Bourassa a volé à l'Union nationale (qui en est morte) son modèle politique et l'a adapté à notre société banlieusarde⁴⁷ » ; Jean Paré rappelle que « le Chef avait soixante-cinq ans et régnait depuis vingt ans », alors que « Robert Bourassa qui n'en a que quarante et ne règne que depuis quatre ans a réussi à ressusciter le même climat d'angoisse, de défaitisme, de corruption, de colère et de rébellion contradictoirement mêlées⁴⁸ [sic] » ; Pierre Vallières, quant à lui, considère que « le gouvernement québécois utilise le slogan de "la souveraineté culturelle" comme autrefois Duplessis se servait de l'autonomisme, pour masquer la vente aux enchères de ce qui nous reste de pays⁴⁹ » ; Gilbert Langevin écrit que « 1959 marque la mort de Duplessis mais non la fin du duplessisme qui loge maintenant sous la bannière libérale⁵⁰ ».

Dans de tels retours du passé immédiat, il arrive aussi que l'allié d'hier devienne l'ennemi d'aujourd'hui. Une attention particulière est ainsi portée au journal *Le Devoir*. Autrefois, André Laurendeau y dénonçait le régime du « roi-nègre » (Duplessis) ; aujourd'hui, son directeur, Claude Ryan, appuie le Parti libéral du Québec. Dans l'édition de janvier 1974 de *Maintenant*, on va jusqu'à faire « l'examen du *Devoir* ». De nouveau, il semble difficile de se détacher de ce qui précède et on s'interroge sur le journal à la lumière de son propre passé. Autrement dit, c'est l'image du journal d'hier, dans l'opposition, qu'on superpose à celle d'un journal qui, selon Hélène Pelletier-Baillargeon, emploie maintenant les tactiques du pouvoir⁵¹ : « Institution vénérable à laquelle tant de Québécois sont attachés par de très



47. Jacques GODBOUT, « Est-ce ainsi qu'on subjugué les Québécois? », *Maintenant*, n°s 137-138, juin-septembre 1974, p. 19.

48. Jean PARÉ, « Notes sur la question québécoise », *Maintenant*, n°s 137-138, juin-septembre 1974, p. 21.

49. Pierre VALLIÈRES, « Citoyen du monde ou/et québécois? », *Maintenant*, n°s 137-138, juin-septembre 1974, p. 23.

50. Gilbert LANGEVIN, « Vaincrons-nous? Continuons le combat », *Maintenant*, n°s 137-138, juin-septembre 1974, p. 34.

51. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « *Le Devoir* et le pouvoir », *Maintenant*, n° 133, février 1974, p. 4.

anciennes et chères habitudes de lecture, le *Devoir*, tel qu'il est en 1973, peut-il encore représenter l'instrument quotidien de promotion et de combat dont nous avons plus que jamais besoin ?⁵² » L'humour est particulièrement présent dans ce numéro : on reproduit un faux éditorial du directeur, « C. Cryant », duquel on a retiré plusieurs mots pour mieux mettre en relief l'indécision et la prudence excessive de l'homme. Ainsi :

Avant de sauter à la conclusion il convient toutefois de nuancer...
Car si d'une part... d'autre part... malgré... compte tenu... quoique
finalement... n'est finalement pas... en théorie ne s'avère pas pratique...
en dépit de... par ailleurs ni mieux... ni pire... pour...
contre... que contre... par contre... maintenant... ou jamais... finir
de tergiverser... trancher dans le vif : pas de leurs oignons⁵³ !

S'ensuit une note de la rédaction tout aussi humoristique : « Découper dans le numéro les mots qui manquent et collez-les dans les espaces en pointillé... [...] L'éditorial primé parmi les plus sobres et les plus réalistes vaudra un abonnement d'un an à son auteur⁵⁴ ». On note aussi des textes plus sérieux, comme une analyse du message par un professeur de journalisme de l'Université Laval. Il faut finalement évoquer le texte de Pierre Vadebonceur, dont le titre est sans équivoque : « *Le Devoir* est mort ». Les difficultés d'embranchage temporel y sont évidentes :

Le Devoir, qui n'a jamais été porté beaucoup sur l'avenir, s'est, depuis dix ans, amputé du passé. Il n'a plus rien d'historique, ni par en avant, ni par en arrière. On ne voit pas comment cette feuille sans âge et sans jeunesse d'aucune sorte pourrait revivre, d'ailleurs, ayant oublié le passé, sans goût pour l'avenir, et marquée de cette espèce de pleurterrie qu'on attrape jeune aux abords des bénitiers⁵⁵.

Comparaison de l'Union nationale de Maurice Duplessis au Parti libéral de Robert Bourassa, parfois même à l'avantage de la première ; regard critique sur les outils de libération d'hier qui sont devenus des armes du pouvoir : l'histoire québécoise semble bégayer au milieu des années 1970, comme si la société québécoise, à l'image du *Devoir*, s'était à la fois coupée du passé et de l'avenir, comme si elle était prisonnière d'un présent avec lequel elle n'est même pas tout à fait en phase, le qualifiant et le décrivant avec les mots

✦ ✦ ✦

52. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « Liminaire », *Maintenant*, n° 132, janvier 1974, p. 4.

53. « C. CRYANT », « Un éditorial sobre et réaliste », *Maintenant*, n° 132, janvier 1974, p. 13.

54. NDLR dans *Ibidem*.

55. Pierre VADEBONCEUR, « *Le Devoir* est mort », *Maintenant*, n° 132, janvier 1974, p. 33.

d'hier. Cette idée de bégaiement de l'histoire semble très importante pour comprendre l'histoire intellectuelle des années 1970 au Québec. Par exemple, elle pourrait permettre d'expliquer l'étonnante révision, à cette époque, de certaines vues acerbes sur deux figures honnies des intellectuels réformistes des années 1950 et 1960 : le chanoine Lionel Groulx et Maurice Duplessis⁵⁶.

PASSER À L'AVENIR DE LA MÉMOIRE

Pour en finir avec le maigre présent, on peut tout de même essayer de chercher dans un lointain passé ce qui pourrait irriguer l'avenir. Fernand Dumont écrivait dans le dernier numéro de *Maintenant* :

Que chante donc Vigneault, sinon un monde disparu ? Les bateaux qui ne partent plus, le facteur qui courait jusqu'à Blanc-Sablons... Et Léveillé, Butler, Dor, tant d'autres ? Quel sens peut avoir pour nous ce recours à un monde qui n'est plus le nôtre ? Nous sentons bien que ce passé à [sic] valeur d'avenir, que de le reporter en avant suscite d'autres images que celles, toutes plates, d'un progrès suivant la logique de la révolution tranquille⁵⁷.

Les propos de Dumont sont déterminants : ils évoquent un monde qui n'existe plus, mais dont le souvenir plus ou moins flou semble avoir un potentiel de court-circuitage de la Révolution tranquille, laquelle s'est embourbée. Ce monde disparu semble même avoir un potentiel de modernité *renovée* que l'on pourrait opposer à la modernité *dévoyée*, technocratique et qui rejoue sans cesse les mêmes pièces avec de nouveaux personnages. Cette

✦ ✦ ✦

56. Rappelons quelques faits : le dévoilement, en 1977, d'une plaque commémorative devant la maison de Lionel Groulx par René Lévesque, qui considère le chanoine comme « l'un des principaux semeurs de la moisson d'avenir qui lève aujourd'hui au Québec » (René LÉVESQUE, « Patriotisme pratique et éclairé », Maurice FILION (dir.), *Hommage à Lionel Groulx*, Montréal, Leméac, 1978, p. 148) ; un livre-hommage au chanoine qui paraît chez Leméac en 1978, auquel participent Fernand Dumont, Jacques-Yvan Morin et Hélène Pelletier-Baillargeon ; un numéro spécial du *Journal* en 1978 consacré au centenaire de la naissance de l'historien, auquel ont collaboré Pierre Vadeboncoeur et Jacques Ferron, reconnaissant désormais une certaine valeur et une certaine grandeur de l'homme ; une série télévisée sur l'ancien premier ministre, présentée en 1978 à Radio-Canada ; le dévoilement, en 1977, d'un monument consacré à Maurice Duplessis par René Lévesque, ce dernier « soulignant qu'il servira à lier le passé au présent, et faire que ce présent soit plus fructueux et donc qu'il réalise les promesses faites hier d'autonomie » (René Lévesque, cité par Bernard DESCÔTEAUX, « Du duplessisme, il faut séparer l'ivraie du bon grain (Lévesque) », *Le Devoir*, 10 septembre 1977). Comment interpréter cette volonté de retourner sur ses pas, de revenir sur les combats récents de la société québécoise, de parfois même valoriser ou, du moins, ne plus abhorrer les ennemis d'hier ? Pourquoi les tenants d'un projet comme celui de l'indépendance du Québec doivent-ils rattacher le passé récent au présent et à l'avenir ? Les forces indépendantistes ont-elles voulu relier toutes les bornes du nationalisme québécois pour ancrer et donner du relief à leur propre combat ? Ces questions devraient être posées dans le cadre d'une étude d'histoire intellectuelle consacrée à cette période.

57. Fernand DUMONT, « L'âge du déracinement », *Maintenant*, n° 141, décembre 1974, p. 8.

question se profile aussi, à la même époque, dans les essais de Pierre Vadeboncœur, qui cherche à remonter le cours des siècles pour y trouver des traits et des traditions qui mettraient en relief ses combats pour une modernité transformée⁵⁸. L'essayiste écrit dans *Les deux royaumes* (1978) : « Qui fait encore, en ces temps de présent, pour l'évocation ou pour l'espoir d'une pensée, tel voyage par les siècles⁵⁹ ? ». On retrouve la même formule quelques années auparavant, dans *Maintenant*, tandis que l'écrivain évoque « la facilité » qu'a la jeunesse « de rejeter n'importe quel article des idées du passé ou du présent et d'acheter n'importe quel autre article au hasard d'une préférence ou d'une inclination soudaines » : « Qui refait à rebours, difficilement, par gravité, par exigence de conscience, par souvenir tenace, par révélation immanente, quelque bout d'un chemin délaissé⁶⁰ ? »

Maintenant est une caisse de résonance pour ce thème audacieux que Fernand Dumont et Pierre Vadeboncœur semblent avoir bien compris : le potentiel révolutionnaire et moderne du passé, celui que l'on a volontairement effacé, dans une société où les embrayages temporels et culturels sont difficiles. Plusieurs collaborateurs de la revue le constatent : Louis O'Neill, rendant compte du livre de l'historien Jean-Pierre Wallot, *Un Québec qui bougeait : trame socio-politique au tournant du XIX^e siècle*, considère qu'un « mérite de l'ouvrage [est] de nous montrer que les projets d'aujourd'hui s'enracinent dans un lointain passé⁶¹ » ; Jacques Grand'Maison, dans une sorte de poème en vers libre, croit que « Le courage têtu de nos pères/nous remonte du cœur pour de nouvelles fécondités⁶² ». André d'Allemagne écrit quant à lui :

Ce qui a manqué aux élites contestataires chez nous, c'est tout simplement une assise historique, des évocations collectives auxquelles elles auraient pu avoir recours pour établir le contact avec le peuple. L'esprit révolutionnaire repose lui aussi sur des traditions. Or il n'y a



58. Voir, à ce propos, notre thèse de doctorat : Jonathan LIVERNOIS, « En quête d'une tradition : l'inscription du passé dans l'œuvre de Pierre Vadeboncœur », thèse de doctorat (langue et littérature françaises), Université McGill, 2010.

59. Pierre VADEBONCŒUR, *Les deux royaumes*, Montréal, l'Hexagone, 1978, p. 193.

60. Pierre VADEBONCŒUR, « Réflexions de vacances », *op. cit.*, p. 66.

61. Louis O'NEILL, « Un Québec qui bougeait », *Maintenant*, n° 133, février 1974, p. 23. Notons que le XIX^e siècle combatif permet d'attaquer, en passant, le gouvernement Bourassa : « Les ancêtres des Patriotes de 1837 étaient frondeurs. Contrairement à ce qu'on écrit sur leur peu d'aptitude à vivre en démocratie, ils avaient compris, peut-être mieux que les dominateurs anglo-saxons, les avantages d'un régime parlementaire. Ils ne voulaient pas d'une démocratie d'apparat, qui laisse à quelques nantis le contrôle du pouvoir. Le gouvernement des autres, par les autres et pour les autres, qui caractérise de nos jours le régime Bourassa, ne les intéressait aucunement. » (Pierre VADEBONCŒUR, « Réflexions de vacances », *op. cit.*, p. 66).

62. Jacques GRAND'MAISON, « Un témoin parmi d'autres », *Maintenant*, nos 137-138, juin-septembre 1974, p. 38.

nulle part en Amérique du Nord de tradition révolutionnaire populaire. Au Québec, il aurait pu y avoir l'Insurrection de 1837. On sait cependant comment elle s'est soldée et surtout ou [sic] en a effacé le moindre souvenir dans la mémoire de tout un peuple⁶³.

Les années autour des Rébellions de 1837 et de 1838 sont particulièrement riches d'un point de vue révolutionnaire : de Pierre Vadeboncœur dans « La ligne du risque » au manifeste du Front de libération du Québec, en passant par les romans d'Hubert Aquin, cet héritage semble de plus en plus convoqué depuis les années 1960, comme le remarque justement l'historien Jean-Paul Bernard⁶⁴. Dans *Maintenant*, même la libération de la Femme aurait avantage à enter ses propres combats sur ceux du milieu du XIX^e siècle. Dans son éditorial du numéro de novembre 1974, Hélène Pelletier-Baillargeon montre que les actions actuelles sont « en discontinuité avec le modèle historique vrai et enraciné de la militance féminine d'avant 1840⁶⁵ ». Elle ajoute :

Ce ne sera pas dans l'abstraction désincarnée des équations mathématiques des technocrates que nous puiserons les forces nécessaires pour mener à bien ce projet qui nous fait vivre dans une commune espérance. Mais bien dans la pure passion de nos cœurs et de nos ventres de Québécoises, héritières des douces ménagères de Saint-Eustache et de Saint-Benoît des Deux-Montagnes⁶⁶.

La mémoire qu'il faut conquérir doit être séparée des traditions mortifères qui ont justement contribué à l'effacer. La mise en relief passe aussi par la mise en opposition. L'agriculturisme qui renvoie à la fin du XIX^e siècle est notamment mis à mal dans un numéro spécial consacré à la vie urbaine. Plusieurs collaborateurs n'hésitent pas à dénoncer ces intellectuels qui retournent à la terre. Ces derniers créent une sorte de syncrétisme temporel et culturel pour le moins étonnant et qui montre bien le bégaiement de l'histoire dont nous parlions plus haut. Cela n'échappe pas à Hélène Pelletier-Baillargeon, qui écrit, à la suite de Jacques Grand'Maison et de Jean-Yves Roy⁶⁷ :

✦ ✦ ✦

63. André D'ALLEMAGNE, « Aurons-nous le choix de notre avenir? », *Maintenant*, n° 137-138, juin-septembre 1974, p. 46-47.

64. Voir : Jean-Paul BERNARD, « La mémoire actuelle des Patriotes », Jean-Paul BERNARD (dir.), *Les rébellions de 1837-1838. Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 12.

65. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « Libérées, elles vous libéreront », *Maintenant*, n° 140, novembre 1974, p. 4-5.

66. *Ibid.*, p. 5.

67. Voir Jacques GRAND'MAISON, « Des "nous" à réinventer », *Maintenant*, n° 135, avril 1974, p. 12 ; Jean-Yves ROY, « Retrouvailles », n° 135, avril 1974, p. 21.

Après avoir combattu le mythe de « l'agriculturisme », condamné les campagnes de colonisation et vilipendé les mânes du curé Labelle pour réorienter leurs compatriotes vers le monde de l'industrie et de la production, un grand nombre de nos agents de transformation sociale retournent un à un à la terre sur la pointe des pieds... Trente arpents récupérés à Ringuet, une bible d'alimentation naturelle et un catéchisme de méditation transcendante : voilà nos révolutionnaires d'hier installés sur la voie d'évitement désaffectée où poussent les boutons d'or et les marguerites⁶⁸.

Dans le même esprit, et révélant que la modernité au Québec s'est en quelque sorte trompée d'adresse, Jean Paré fait paraître un texte dans le numéro spécial consacré aux 20 années de la Révolution tranquille. Provocant, il ne croit pas que « l'événement culturel le plus signifiant des vingt dernières années » soit la pièce de Michel Tremblay, *Les Belles-Sœurs* (1968), ou l'inauguration de la Place-des-Arts (1963), mais bien la sortie du film vaguement érotique *Valérie* (1968) de Denis Héroux. Provocation supplémentaire : c'est une photo de Danielle Ouimet (*Valérie*), seins nus, qui orne l'article de Paré. Ce dernier en arrive à cette conclusion audacieuse et particulièrement révélatrice pour notre propos : le film de « cul », comme le dit Paré, qui devait libérer les mœurs québécoises, ne fait que réinitialiser les thèmes du XIX^e siècle. Il écrit :

Denis Héroux croyait tourner un film de cul : il a mis en images les sermons 1900. C'est d'ailleurs par un étranger qu'elle se fera carrément « fourrer », découvrant qu'il n'est pas de plus grand bien que d'être « maître chez soi ». Retour sur le pastoral Mont-Royal, rencontre d'un jeune Québécois aimant, mariage, enfants. Or, ce Québécois est un artiste-peintre, cru de Montparnasse. Voilà réaffirmé le passé, conjuré l'avenir, confirmée la vocation artistique-culturelle-missionnaire-messianique de ces latins qui n'ont pas la bosse des affaires. On s'en tirera, même sans en avoir [des couilles]. Le sursaut des années soixante encourage. *Valérie* inquiète⁶⁹.

Des débuts de la Révolution tranquille à *Valérie*, il y a tout au plus une dizaine ou une vingtaine d'années. Pourtant, à lire Paré, on sent que la société québécoise a parcouru beaucoup plus de décennies. En amont, bien sûr, et rarement pour mieux aller en aval par la suite. C'est peut-être une des principales raisons de cette « crise » de culture qu'identifient les principaux collaborateurs de la revue au cours de l'année 1974.

✦ ✦ ✦

68. Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, « Une ville à rebâtir », *Maintenant*, n° 135, avril 1974, p. 5.

69. Jean PARÉ, « Notes sur la condition québécoise », *op. cit.*, p. 21.

CONCLUSION

Notre lecture de la revue *Maintenant* aura non seulement permis de rappeler son importance comme diffuseur d'idées au Québec – il n'y avait pas que *Parti pris* et *Cité libre* –, mais aussi de dégager quelques pistes pour envisager l'histoire intellectuelle des années 1970 au Québec. Cette étude n'est pas programmatique, mais nous permet déjà de retenir, pour la suite des choses, le thème du bégaiement de l'histoire. C'est dans la difficulté d'instaurer un régime temporel normal (incapacité d'être tout à fait en phase avec le présent, lequel est de plus coupé du passé et de son avenir), de construire une nouvelle référence, dirions-nous à la suite de Fernand Dumont, ou une « doctrine de la durée », dirions-nous à la suite de Pierre Vadeboncoeur, que logent plusieurs des thèmes et des problématiques de la période. D'ailleurs, il est justice de se demander si cette idée n'est pas aussi opératoire pour comprendre les décennies qui suivirent. Il faut voir.